

Homélie St Albert 32^e dimanche C – 6/11/22
2M 7,1-2.9-14; Ps 16 ; 2Th 2,6-3,5; Lc 20,27-38

- Qu'ils sont nombreux encore aujourd'hui, ceux qui soutiennent comme les sadducéens de l'époque de Jésus qu'il n'y a pas de résurrection ! Quand on va au-devant des passants dans la rue, on en rencontre à peu près à chaque fois...
- D'une façon ou d'une autre, on retrouve souvent la même démarche que celle des sadducéens - au sujet de ce cas de mariage multiple - qui consiste à projeter au ciel notre vision de la terre, ce qui peut donner le sentiment que la résurrection est absurde. Au fond, c'est là une démarche qui ne reconnaît pas les limites de nos capacités rationnelles, ce qui n'est finalement pas très raisonnable (pas humble) !
- Mais parmi les choses qui m'étonnent le plus, c'est de voir avec quelle ardeur certains défendent parfois leur position, comme si c'était là un combat nécessaire, un combat par conséquent opposé au combat de la foi.
- Je suppose que c'est en partie lié à la peur de devoir se soumettre à des lois religieuses qu'on pourrait leur imposer et qui n'ont par conséquent pas de sens selon eux. Au fond, ils y voient probablement un combat pour la liberté...
- Et pourtant, les sadducéens de l'évangile nous montrent que cela ne suffit pas encore pour expliquer toute forme de combativité contre la foi en la résurrection puisqu'ils sont curieusement eux-mêmes très religieux, se soumettant à la loi de Moïse !
- Et on peut étendre cette question à nos contemporains qui ne sont pas forcément juifs : pourquoi se plier encore à des lois, à des règles morales si toute cette vie doit un jour s'achever en queue de poisson ?
- C'est d'ailleurs ce que disait déjà saint Paul : « *si les morts ne ressuscitent pas, ... votre foi est sans valeur* » (1Co 15,16-17) et alors, « *mangeons et buvons, car demain nous mourrons* » (1Co 15,32).
- Et pourtant, il est bien manifeste que ne pas croire en la résurrection des morts n'empêche pas les hommes d'avoir une certaine morale, certes pas reçue de Dieu (du moins pas consciemment), et a priori à leur convenance, une morale qu'ils se donnent à eux-mêmes pour vivre malgré tout à peu près en paix avec eux-mêmes et avec ceux qui les entourent.
 - o Mais alors on peut poser la question de la raison de cette morale... !
- Il me semble bien que si je ne croyais pas à la résurrection, mon regard sur cette vie serait totalement désespéré et je ne verrais vraiment pas pourquoi je m'embêterais avec la moindre contrainte. Peut-être même que je ne voudrais pas vivre cette vie absurde.
- Au fond, est-ce qu'il ne faut pas comprendre ici qu'à part peut-être quelques anarchiques et dépressifs (et encore), ceux qui ne croient pas à la résurrection ne vont généralement pas au bout de leur logique ? Et je vois au moins deux raisons possibles pour cela : peut-être ne sont-ils pas si sûrs d'eux-mêmes que cela d'une part, et probablement aussi qu'ils ne sont en fait pas totalement sourds aux appels intérieurs de leur conscience qui les invite à la vie véritable et à ne pas faire n'importe quoi !
- Et même si c'est encore nettement insuffisant, je crois que c'est au fond une bonne nouvelle. D'une part, cela nous permet d'avoir un monde qui est malgré tout encore très vivable pour beaucoup (quoi qu'on en dise !), et j'y vois d'autre part un motif d'espérance pour le salut de nombreux incroyants qui sont tout de même aussi vertueux, même si c'est pour une part seulement.
 - o Il semble bien évident, en particulier, que pour choisir d'engendrer des enfants, il faut un minimum d'espérance !
- Certes, on peut voir dans des enfants nés de notre chair une forme de survie, une sorte de prolongement de notre vie - qui est peut-être à l'origine de la loi du Lévirat dont il est question dans l'évangile -, mais jamais un enfant ne pourra vivre à notre place pour autant.
- Et on constate d'ailleurs qu'en même temps que surviennent en occident des jeunes générations souvent sans espérance dans un au-delà, surgit aussi une nouvelle mentalité antinataliste.
- Décidément, il est n'est possible d'affronter réellement le défi de cette vie avec toutes ses composantes en la dissociant d'une espérance éternelle. Celui qui le fait est inévitablement privé de ce qui donne réellement un sens à son existence.
- C'est bien la considération de notre vocation céleste qui doit orienter notre vie actuelle puisque, malgré la rupture indiscutable de la mort, il ne peut s'agir que de la même vie ! S'il y a une réelle discontinuité entre cette vie et l'au-delà qui nous empêche d'imaginer la vie après la mort, il y a aussi nécessairement une continuité beaucoup plus fondamentale.
- La foi chrétienne en la résurrection n'est donc pas une simple promesse hypothétique pour plus tard, quand nous serons morts (quelque chose comme : « nous verrons bien alors » !). C'est un enjeu existentiel de tous les instants.
- En clair, qu'est-ce qui chez nous aujourd'hui est ajusté à la vie éternelle et qu'est-ce qui s'y oppose ?
 - o Et Jésus nous dit en particulier ici que le mariage est une réalité de ce monde et non du ciel.
- Mais que penser alors de la question familiale en générale, si fondamentale dans l'existence de tous les hommes ?
- En fait, ce n'est pas parce que quelque chose est exclusivement de ce monde que c'est sans lien avec l'au-delà !
- Il s'agit donc de comprendre ce qui relève de l'éternité dans notre temporalité, parce que c'est cela seul qui donne toute la valeur à notre vie terrestre.
- Jésus parle d'ailleurs de « *ceux qui ont été jugés dignes d'avoir part au monde à venir* » annonçant ainsi un jugement de nos choix de vies terrestres et sortant ainsi de la perspective déresponsabilisante d'un salut automatique.
- Et dans ce passage, il nous donne aussi la grande clef qui permet d'évaluer la valeur de notre vie pour savoir si elle est ajustée à l'éternité : après la résurrection, nous dit-il, « *tous vivent pour Dieu* » !
- Et cela, il n'y a pas de raison que nous ne puissions pas le commencer dès à présent.
- Dans le mariage lui-même comme dans tout état de vie, il s'agit de comprendre ce qui est vécu, ce qui peut être vécu et doit être vécu « *pour Dieu* ».
- D'où l'idée que le mariage ne peut pas être une simple relation égoïste. Il a vocation à donner, à porter du fruit au-delà du couple, ce que sont par excellence les enfants quand il est possible d'en avoir, car toute vie nouvelle a elle aussi vocation à l'éternité divine.
- Avoir des enfants, c'est un acte réellement prodigieux puisque c'est une participation à l'œuvre créatrice de Dieu lui-même qui donne à de nouveaux êtres d'exister pour toujours.
- Bref, le mariage/le couple, ne peut jamais être une fin en lui-même. Il est encore un moyen car la fin de toute vie sera toujours Dieu : la véritable union à laquelle nous sommes appelés pour l'éternité est folle. Elle est une union avec Dieu lui-même pour partager sa vie !
- On voit pourtant des couples dans lesquels l'autre semble comme prendre la place de Dieu. Pour eux, après la mort d'un des deux, la mort de l'autre est surtout perçue comme les retrouvailles des deux conjoints. Ce n'est peut-être pas faux, mais il n'est pas juste de penser que cela est premier car celui que nous sommes appelés retrouver au ciel, c'est d'abord Dieu !
- Bien sûr, rien de ce qui est bon en ce monde ne sera perdu et donc l'amour vrai sera pour toujours, mais cet amour sera tellement dépassé que toutes les formes d'exclusivité de notre monde n'auront plus lieu d'être.
- Bref, nous avons le choix : vivre tendus vers l'éternité ou bien idolâtrer des réalités de ce monde ; conformer dès à présent notre vie à l'éternité en choisissant résolument de vivre pour Dieu, en union avec lui à travers les réalités de notre existence présente, ou bien vivre dans l'angoisse ou le déni et subir inévitablement une purification ultérieure, en espérant que nous serons malgré tout « *jugés dignes d'avoir part au monde à venir* », sans avoir pour autant accompli cette œuvre de purification de l'amour de notre vivant.